

4^e Année - N° 158.

Le numéro : 25 centimes

25 Octobre 1917.

LE PAYS DE FRANCE



G. d'Infreville

Organe des
ETATS
GÉNÉRAUX
DU
TOURISME

Abonnement pour la France... 15 Frs

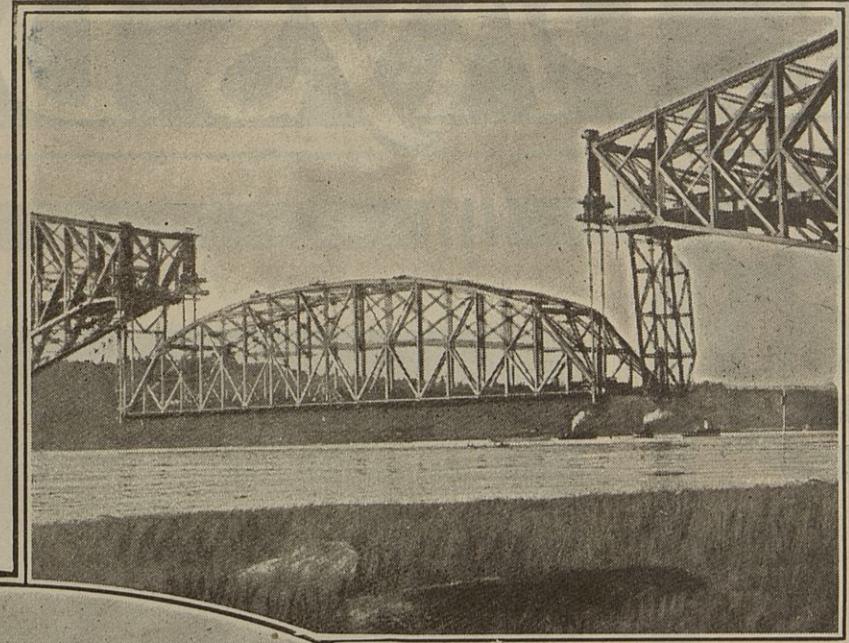
Édité par
Le Matin
2, 4, 6
boulevard Poissonnière
PARIS

Abonnement pour l'Etranger... 20 F

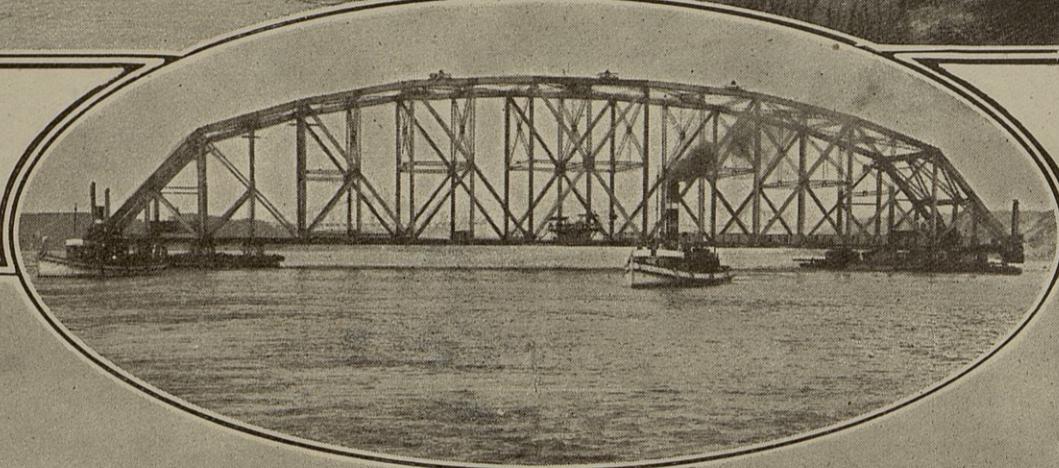
LA RECONSTRUCTION DU PONT DE QUÉBEC



Ici, l'arche portée sur des pontons arrive à l'aplomb des deux arches fixes, entre lesquelles elle sera placée pour compléter le pont.



L'arche est déjà hissée à mi-hauteur. Dans le médaillon, l'arche, reposant sur des pontons, est conduite sous le pont par deux remorqueurs.



Le 12 septembre 1916, à Québec, devant plusieurs milliers de spectateurs, l'immense pont jeté sur le Saint-Laurent s'achevait par la mise en place de l'arche centrale, longue de 182 mètres et pesant plus de 10 millions de livres. Une heure plus tard cette arche s'effondrait dans le fleuve par suite soit d'un vice de construction, soit, plus probablement, d'un sabotage par des agents allemands. L'arche a été depuis lors reconstruite et voici différentes phases de sa mise en place, cette fois définitive. En bas, c'est la position qu'elle occupait après quelques heures du travail consistant à la soulever jusqu'à la hauteur des deux autres éléments du pont.

LE PAYS DE FRANCE

LA SEMAINE MILITAIRE

Du 11 au 18 Octobre



LES Anglais ont de nouveau pris l'offensive en Belgique le 12 bien que les pluies abondantes qui s'abattaient depuis plusieurs jours sur la région, convertie en une immense étendue de boue, aient rendu particulièrement difficile la concentration de leurs troupes et les mouvements de leur artillerie. Cette grande opération est la huitième reprise de la bataille commencée le 31 juillet pour la possession des crêtes au large d'Ypres ; en effet, à partir de cette date, où elle fut engagée, elle s'est continuée par les assauts victorieux des 10 et 15 août, 20 et 26 septembre, 4, 9 et enfin 12 octobre. Disons tout de suite, que cette nouvelle phase de la bataille a été un nouveau succès pour l'armée britannique. L'attaque du 12 embrassait un front d'une dizaine de kilomètres, entre la voie ferrée Ypres-Roulers et le point de jonction avec le front français sur la lisière sud de la forêt d'Houthulst. Elle avait été, comme toujours, soigneusement préparée par un bombardement intensif des points susceptibles de servir d'appui à la résistance. Sous des rafales de pluie, sur un terrain défoncé, détrempé, qui collait aux semelles, l'infanterie d'Anglais et d'Australiens compléta bravement le travail de l'artillerie, en occupant rapidement la zone où dans une foule d'abris improvisés, trous d'obus, ruines, fossés précédés de barbelages, les Allemands s'étaient fortifiés et résistèrent jusqu'à la dernière minute. La progression de nos alliés cependant fut rapide et s'effectua sur l'ensemble du front attaqué. Un grand nombre de localités organisées, de fermes fortifiées, de forts bétonnés, couvrait la zone enlevée à l'ennemi, auquel nos alliés ont pris en outre 943 prisonniers dont 41 officiers. Bien que les communiqués ne citent pas de noms de localités jalonnant le nouveau front britannique, on sait qu'il s'est déplacé face au nord-est, et sur toute son étendue, de plusieurs centaines de mètres. En tout cas il touche au village de Passchendaele, au sud duquel la lutte a été particulièrement vive. Si nos alliés n'ont pas atteint en cette offensive tous les objectifs qu'ils s'étaient fixés, du moins ont-ils réalisé un bond notable et pris pied sur des positions meilleures que celles qu'ils occupaient naguère.

Il est à noter que l'ennemi, à la suite de cette nouvelle défaite, qui concourt à compromettre gravement sa situation dans les Flandres, n'a pour ainsi dire pas réagi. Nos alliés n'ont eu à repousser, sur ce front, que quelques reconnaissances au nord de Poelcappelle. Sur le reste de la nouvelle ligne tout s'est passé en luttes d'artillerie.

Quelques affaires secondaires ont été signalées dans d'autres secteurs du front britannique. Des reconnaissances de l'ennemi ont été dispersées, vers Beccelaere le 14, à l'est de la forêt de Schewsbury le 15 et au sud-ouest d'Acherville le 16. De leur côté les Anglais ont attaqué en plusieurs endroits : le 14 c'était au sud-est de Monchy-le-Preux, où ils pénètrent dans les tranchées boches ; ils y font 64 prisonniers, tuent 200 Allemands et prennent deux mitrailleuses. Le 16, c'était au nord-est de Bullecourt, puis vers Rœux et enfin au nord de Lens. Toutes ces initiatives ont été couronnées de succès. Du 11 au 18 plusieurs bombardements d'organisations et d'usines ont été exécutés avec succès par l'aviation britannique.

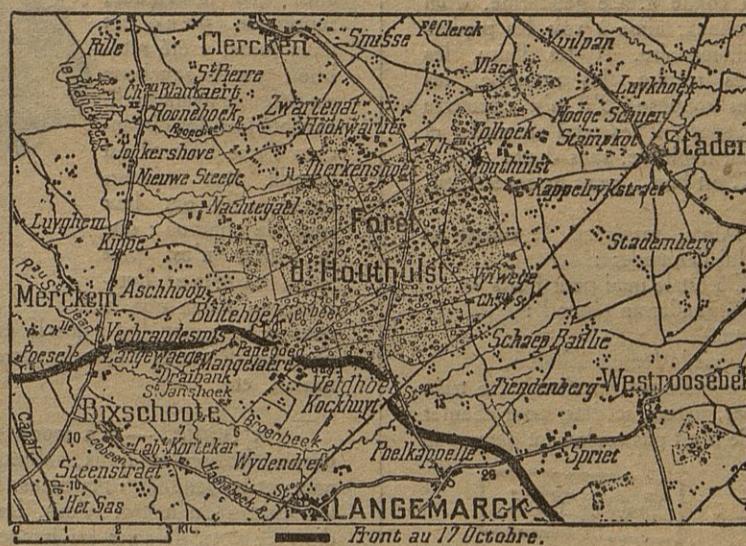
A la suite de l'offensive victorieuse du 9, une assez vive agitation a continué à régner sur le front français de Belgique. Le 11 nos troupes ont eu à repousser une attaque allemande à l'est de Draibank, entre nos nouvelles positions de la ferme Papageoed et de la ferme La Victoire. Le 14, nos patrouilles allaient jusque dans les lignes allemandes faire une trentaine de prisonniers.

Dans les autres secteurs du front français, on a signalé, du 11 au 17, de nombreux combats. C'est toujours dans l'Aisne, dans la Meuse et en Champagne que l'ennemi se montre le plus entreprenant. Dans l'Aisne il y a eu toute une

série d'attaques contre nos positions : dans la région de Cerny, dans celle de l'Epine de Chevrégny, où nos tirs ont dispersé des détachements venus pour tâter nos lignes ; dans le secteur Hertebise-Chevreux, le 13, où plusieurs assauts successifs n'ont procuré d'autre bénéfice aux Allemands que l'occupation momentanée d'un bout de tranchée avancée ; à l'ouest du monument d'Hertebise, au sud de la Royère, où l'ennemi ne parvient pas à aborder nos lignes. Le 16, après un vif bombardement, plusieurs attaques sont lancées contre nos positions au sud de Courtecon : elles échouent comme les précédentes, comme une tentative qui a lieu le même jour au sud d'Ailles. Les actions d'infanterie n'empêchent pas l'artillerie d'agir sans discontinuer dans tous ces secteurs.

En Champagne on a signalé une forte attaque de nos lignes dans la région Souain-Aubérive le 12. Un bombardement de trente-six heures la faisait prévoir. Elle a été effectuée en trois assauts par des détachements d'élite, stossstruppen en pionniers, et a donné lieu à de vifs engagements qui se sont terminés par la défaite des Boches dont nos hommes ont détruit un assez grand nombre ; 10 prisonniers sont restés entre nos mains. Par la suite il y a eu là encore quelques engagements de patrouilles qui tournèrent mal pour les Allemands ; ils essayèrent encore un échec le 17 en attaquant au mont Cornillet. De notre côté, nous avons exécuté avec succès quelques bons coups de main dont un à l'est de Reims, l'autre en Argonne, région de Boureuilles : des abris ont été détruits, nous avons fait des prisonniers. An Argonne encore, le 17, nos soldats repoussent deux tentatives de l'ennemi.

La cote 344 reste pour les Allemands un des objectifs les plus convoités. Le 11 ils l'ont attaquée par le nord et après un vif combat se sont fait battre. Ils ont essayé un nouvel échec, le 16, sur la rive gauche, dans une tentative au nord de la cote 304. Le 17, nous avons eu un succès au pied des côtes de Meuse.



LA FORÊT D'HOUTHULST.

NOTRE COUVERTURE

LE GÉNÉRAL D'INFREVILLE

Né le 30 mai 1855 à Lieury (Calvados), le général Rozée d'Infreville a fait sa carrière dans l'arme de l'infanterie. Entré à Saint-Cyr en 1873, capitaine en 1887, colonel en 1909, il commandait en 1913 la 49^e brigade d'infanterie à Saint-Etienne. C'est là que la guerre le trouva. Le 6 octobre 1914, il était placé à la tête d'une division d'infanterie ; le mois suivant il était fait commandeur de la Légion d'honneur. Nommé général de division le 25 novembre 1915, il a été placé le 2 janvier 1917 à la tête d'un corps d'armée.

Le général Rozée d'Infreville a été cité quatre fois à l'ordre de l'armée. Voici la citation du 23 octobre 1916 :

« Comme commandant d'un secteur important en pleine activité de combat grâce à son intelligence de la situation qu'il a su s'assimiler rapidement, grâce à son énergie, à sa ténacité, à ses qualités incomparables, à la fermeté de son commandement, n'a cessé de progresser, a enlevé à l'ennemi plusieurs ouvrages avancés et une ligne principale de défense défendue à outrance, dépassant même les objectifs assignés et faisant plusieurs centaines de prisonniers. »

Le 1^{er} octobre 1917, le général Rozée d'Infreville était promu grand-officier de la Légion d'honneur avec le motif suivant :

« Officier général de grande valeur, commandant brillamment un corps d'armée, s'est constamment fait remarquer par son activité, son sens tactique et sa bravoure personnelle. Deux blessures. Quatre citations. (Croix de guerre). »

Le Concours du PAYS DE FRANCE

L'annonce de notre concours a provoqué un vif mouvement de curiosité. EN QUOI CONSISTE-T-IL ?

Telle est la question qui nous est posée par de nombreux lecteurs.

Bornons-nous à dire, pour aujourd'hui, qu'accessible à tous, ce concours qui constitue une nouveauté sensationnelle et qui sera entouré de la plus scrupuleuse régularité, est à la fois simple, facile, amusant et ne nécessitera pas de la part de nos lecteurs le plus petit effort d'imagination.

Il suffira, pour être à même de résoudre le problème, de lire le PAYS DE FRANCE et d'aller au cinéma.

La semaine prochaine on trouvera dans LE PAYS DE FRANCE des détails complémentaires.

Manuel du Parfait Permissionnaire

Le voyage. — Les joies du permissionnaire commencent à la minute précise où il met le pied sur le quai de la gare. Entre son titre dûment timbré et le wagon qui l'emportera vers le Paradis, trois obstacles se dressent : l'homme d'équipe, le chef de gare et le gendarme. On vient encore assez facilement à bout de l'homme d'équipe, parce que lui, au moins, il proclame carrément : « Je m'en f... ! »

Le chef de gare est plus dangereux, parce qu'il est insaisissable et qu'il ne répond jamais aux questions qu'on lui pose. Mieux vaudrait s'adresser à la pythie de Delphes, que lui demander si le train 5 bis donne la correspondance avec l'express de 13 h. 7 pour Chosencourt. Mais le plus redoutable de tous, c'est le gendarme, l'ami du poilu, celui qu'il affectionne comme un frère et auquel il a donné le surnom anacréontique de « cogne ». Le gendarme, d'un naturel curieux, aime à voir les papiers du permissionnaire. Il les flaire, les hume, les respire, les retourne, les scrute, les soupèse. S'il n'y découvre rien de suspect, il les rend au soldat et lui dit, par habitude, sans doute :

— C'est bon... mais ne recommandez pas.

— Alors, rasséréné, le soldat se risque à lui demander :

— Où est le quai pour Paris ?

Et le gendarme répond :

— Est-ce que vous me prenez pour la buraliste ?

Non, aimable pandore, la compagnie n'emploie pas la femme à barbe...

Le barrage des gendarmes franchi, le permissionnaire est en sûreté. Le train part. La gaîté règne dans le wagon. N'en profitez pas, joyeux soldats, pour chanter à toutes les stations les malheurs du chef de gare. Ce n'est pas seulement parce que l'autorité militaire vous le défend ; c'est bien plutôt parce que vous ne savez pas si le chef de gare l'est réellement. Alors, n'est-ce pas, laissez-lui le bénéfice du doute.

En famille. — Dès le premier jour, posez vos conditions et envoyez cet ultimatum à vos oncles, tantes, neveux et cousins :

1^o Défense absolue de parler de la guerre ;

2^o Amende de cent sous pour toute discussion stratégique ;

3^o Chaque récit de bataille du permissionnaire sera tarifié un franc les cinq minutes.

Grâce à cette précaution, vous éviterez les arguments de l'oncle Gustave qui enfoncerait le front boche en trois jours si on lui donnait 400.000 hommes ; vous arrêterez les questions de tante Amélie, à qui la pensée de boucher un boyau de communication donne la chair de poule, et vous mettrez un terme aux remarques saugrenues de petite cousine Ursule, qui prend les totos pour des boîtes à musique.

Pourtant, soyez bons pour les vieilles dames qui viennent vous voir le dimanche, parce que le Jardin des Plantes est trop loin. Elles ne vous feront pas de mal

et vous enverront peut-être une fine pipe de bruyère au jour de l'an. Comme la guerre durera jusqu'en 1954, vous aurez le temps de la culotter.

Souvenirs. — Inutile de bourrer vos musettes de souvenirs du front. Vous trouverez faubourg Saint-Antoine, pour 0 fr. 95, des bagues du poilu, des encrivers du poilu, des coupe-cigares du poilu, des boîtes de singe montées en broches, des fusées de 77 en sautoir de dame, des roues de camion ciselées en pendentifs, des médaillons en cheveux de Bavarois, des blagues en peau de godillot,



Au restaurant, inspirez-vous de la liste des restrictions.



N'oubliez pas vos musettes.



Soyez bons pour les gendarmes.

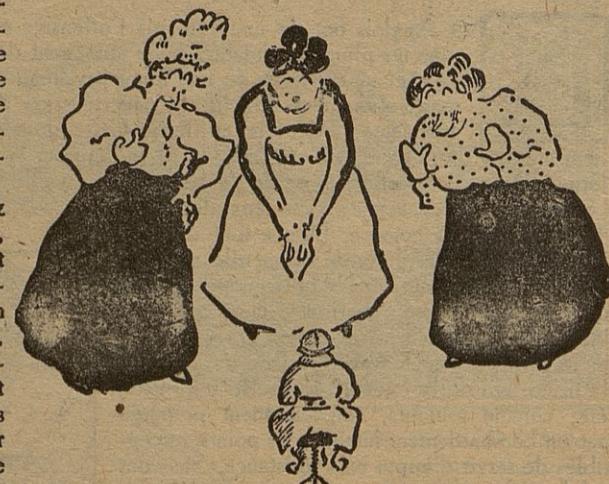
voire des cannes sculptées, et autre menuaille hétéroclite du plus bel effet.

Vous les échangerez ensuite contre des billets de cinéma ou contre un bon déjeuner. Le civil sera content. Et vous aussi.

Promenades. — Méfiez-vous des vieux amis de la famille qui, dans le dessein de vous distraire, vous feraien visiter le Louvre, Carnavalet, Galliera et autres musées. Le sourire de Mona Lisa vous laisse froid et les vierges primitives de Mantegna ne sont point de votre goût. Imitez ce sage qui n'entrant dans les musées qu'en hiver pour se chauffer et pendant les jours de pluie parce qu'il n'avait pas de parapluie.

Au restaurant. — Fréquentez-les assidûment pendant vos dix jours, d'abord parce que le menu ne comporte pas de singe, ensuite parce que les réflexions de vos voisins, les civils, mériteraient souvent d'être montées en épingle de cravate ; enfin parce que vous ferez connaissance avec les restrictions de l'arrière.

Vous apprendrez ainsi que la viande, supprimée pendant deux jours, a été rétablie ; que le saucisson est défendu avant midi, excepté tous les dimanches ; que l'alcool est interdit aux mineurs même s'ils ont leur carte de charbon ; que le caviar n'est plus servi comme hors-d'œuvre, parce que la censure le monopolise ; que la crème de menthe, tolérée sur le front, est prohibée chez les débitants ; que le sucre sera bientôt remplacé par le benzonaphotosimilatoruol, etc.



Répondez aux questions des belles dames.

La tenue. — La mode des capotes trouées et des godillots boueux est passée. Laissez cela aux embusqués de l'arrière qui adorent les cuirs impressionnantes et les jambières martiales. Ils espèrent ainsi faire illusion à leur concierge et aux dames du métro. Vous, les permissionnaires de l'avant, vous avez bien le droit de vous délasser les jambes en portant le pantalon long. Mais n'exagérez pas la fantaisie. Les circulaires ministérielles n'ont encore autorisé ni l'escarpin verni, ni les molletières de satin, ni la lavallière à pois.

Au théâtre. — Allez au théâtre pendant votre permission. Il y règne une atmosphère de gaz asphyxiant et l'étroitesse des loges vous rappellera l'exiguïté de vos guittounes.

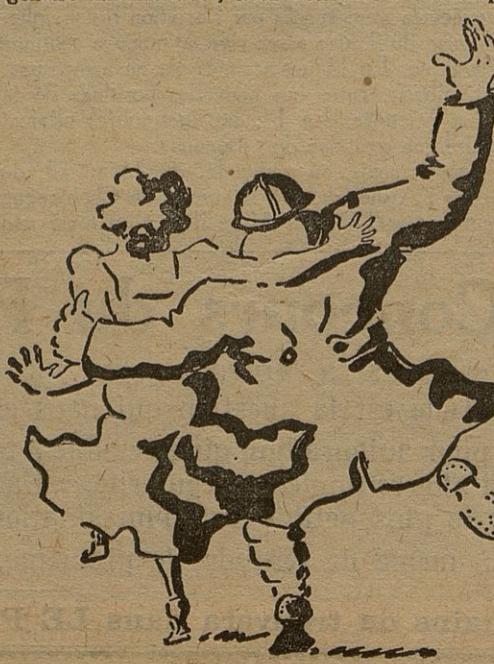
Vous vous y amuserez, car on n'a jamais tant joué de pièces gaies et de vaudevilles que depuis la guerre. De plus l'assaut des ouvreuses, la lutte au vestiaire, la charge au métro, vous feront revivre l'offensive de Champagne.

Voyez aussi les revues des music-halls. Vous y admirerez les dancing-girls en jupes presque aussi courtes que celles des valeureux highlanders et vous rerez de leurs mollets graciles dans le train qui vous ramènera au front.

Les marraines. — Votre permission serait incomplète si vous ne rendiez visite à vos marraines, car j'espère bien que vous en avez autant que de jours dans la semaine.

Allez remercier la marraine sentimentale de ses épîtres élégiaques et faites-lui comprendre, dans la conversation, qu'« incarnat » rime très bien avec « mandat ». Soyez ténébreux avec la brune, subtil et prime-sautier avec la blonde ; jouez les Don César de Bazan avec la femme du nouveau riche et les Chatterton avec la midinette ; marivaudez avec la lycéenne audacieuse et soyez timide avec la quadragénaire inflammable ; lisez Stendhal à l'incomprise et citez Dumas fils devant la coquette. Ainsi vous plairez à toutes.

Toutes, elles vous couvriront de fleurs, de bonbons, de montres-bracelets, de tricots de laine, de chaussettes brodées à la main, de couteaux de poche, de mitaines, de bretelles démontables et de parfums choisis. Et, après la guerre, vous pourrez fonder un bazar fort bien achalandé.



Entretenez le moral de votre marraine.

Conseil ultime. — Lorsqu'un civil vous dira, en vous serrant cordialement les mains :

— Oh ! comme vous avez bonne mine !... Le grand air, il n'y a que ça de vrai, et vous devez être rudement heureux dans les tranchées !...

N'hésitez pas à lui répondre par un uppercut sur la mâchoire et un direct dans l'estomac.

MAURICE DEKOBRA.

AMITIÉ INATTENDUE SOUS LE FEU



On a remarqué que le bruit du canon ne trouble pas la sérénité des animaux qui vivent en liberté près du front. Si les oiseaux, par exemple, s'éloignent du champ de bataille, ce n'est pas parce que la guerre les effraie, c'est parce qu'elle a abattu leurs abris. Les bêtes s'y apprivoisent aussi facilement qu'à l'arrière. Près d'Hurtebise, où pourtant la canonnade ne s'interrompt pas, on peut voir dans nos lignes jouer ensemble ce jeune chat et cette pie, familiers du P. G. d'un colonel et qui ont été dressés par des poilus.

Le discours de Korniloff à la conférence de Moscou

(In extenso d'après le texte russe)

Le gouvernement provisoire de Russie, à la tête duquel venait d'être placé Kerensky, désirant connaître les besoins et les aspirations du pays et voulant en même temps mettre sous les yeux du peuple russe la gravité de la crise militaire et économique, réunit du 25 au 27 août, à Moscou, une conférence où furent invités les représentants de toutes les organisations de la Russie.

Au début de la réunion, Kerensky fit entendre un langage énergique ; mais l'événement sensationnel de la conférence fut le discours de Korniloff, alors généralissime.

Après bien des résistances, le généralissime Korniloff fut autorisé par le gouvernement provisoire à prendre la parole à la conférence de Moscou et à révéler sans ambages au pays la situation matérielle et morale des armées russes. La presse française n'a publié que de courts extraits de ce discours historique ; aussi y a-t-il intérêt à le reproduire intégralement, avec les interruptions et les exclamations des auditeurs, qui lui donnent beaucoup plus de vie et d'accent.

Avant de donner la parole au généralissime, le président de l'assemblée, Kerensky, fit la déclaration suivante :

— Le gouvernement provisoire vous a dépeint hier la situation générale de l'armée et les mesures qu'il se propose d'appliquer. En même temps, il a estimé qu'il était nécessaire de convoquer le généralissime, et de le prier d'exposer devant l'assemblée l'état de l'armée et du front. Général, vous avez la parole.

Des applaudissements frénétiques éclatent dans toute la salle, sauf dans la partie gauche du parterre. On crie : « Levez-vous ! » De quelques bancs s'élèvent des protestations à l'adresse des soldats qui ne veulent pas se lever. Le bruit devient de plus en plus grand.

Kerensky, se tournant vers la salle, s'écrie :

— Je prie l'assemblée de garder le silence et d'écouter le premier soldat du gouvernement avec toute la considération qui lui est due et par déférence vis-à-vis du gouvernement provisoire. (Bravos. Applaudissemens.)

Le général Korniloff s'exprime ainsi :

— Comme chef suprême de l'armée, je salue le gouvernement provisoire, je salue la conférence d'Etat, au nom des armées du front. Je serais heureux de pouvoir ajouter que je vous salue au nom de ces armées qui, là-bas, à la frontière, tel un rempart solide et inébranlable, défendent le sol, la dignité et l'honneur de la Russie ; mais, à mon très grand regret, je dois ajouter et déclarer ouvertement que je n'ai aucune assurance que l'armée russe accomplit sans défaillances son devoir envers la patrie. Mon télégramme du 9 juillet sur le rétablissement de la peine de mort au front pour les trahis est connu de tous. La raison directe de ce télégramme, la raison qui m'a dicté ce télégramme, c'est la honte du désastre de Tarnopol, et cette désorganisation profonde que l'armée russe, pendant tout le temps de son existence, n'a jamais connue. La honte du désastre de Tarnopol, c'est la conséquence inévitable et directe du désordre inouï auquel notre armée, autrefois glorieuse et victorieuse, a été amenée par des influences extérieures et par des mesures imprudentes prises pour sa réorganisation. Les mesures prises par le gouvernement provisoire après mon télégramme ont sans aucun doute apporté dans l'armée une certaine amélioration, mais la propagande destructrice continue encore ses ravages dans l'armée, et je vous le prouverai par des faits.

» Depuis le commencement d'août, en un temps aussi court, des soldats, ravalés au niveau de la bête et n'ayant plus rien d'humain, ont tué leurs chefs dont voici les noms : le colonel Bykoff, commandant du régiment de tirailleurs de la garde. (Des voix s'écrient : « Debout pour honorer leur mémoire ! ») Le capitaine Kolo-boff, du même régiment, l'officier de la garde Abramovitch, les commandants des 437^e et 43^e régiments sibériens ; le commandant du régiment de Doubno Kournacheff a été massacré par ses soldats et promené à la pointe des baïonnettes. (Exclamations : « Les coupables ont-ils été pendus ? ») Quand le régiment, qui avait refusé de livrer les criminels, fut cerné et menacé par le commissaire d'être tout entier passé par les armes, on entendit alors des pleurs et des supplications... (Quelle honte !)

» Tous les coupables furent livrés ; ils sont déférés devant le tribunal révolutionnaire et ils attendent le châtiment, auquel ils n'échapperont pas. (Très bien !) Le régiment a promis de racheter son crime. Ainsi, en présence d'une autorité révolu-

tionnaire inébranlable, on a pu liquider l'affaire sans une goutte de sang, et en arrêter net tout développement possible. Les soldats qui ont accompli ces meurtres vivent dans une atmosphère horrible, résultat d'une licence effrénée et abominable, d'une ignorance sans bornes, d'un relâchement répugnant de mœurs.

» Il y a quelques jours, au moment de l'offensive allemande contre Riga, le 56^e régiment de tirailleurs sibériens, qui s'était illustré naguère dans les combats, a abandonné ses positions et s'est enfui en jetant bas armes et bagages. (Quelle honte !) Et ce n'est que sous la menace de répression par les armes, après que j'eus donné par télégramme l'ordre d'exterminer le régiment, qu'il regagna son secteur. (Très bien ! Applaudissements à droite). C'est ainsi que l'anarchie...

Kerensky, interrompant l'orateur, s'écrie :

— Je prie l'assemblée de bien écouter ces passages du rapport, où il est question des calamités et des souffrances de notre terre, sans les souligner de remarques indignes.

Le général Korniloff reprend :

— C'est ainsi qu'on fait à l'anarchie dans l'armée une guerre inexorable, et l'anarchie sera vaincue ; mais le danger de nouveaux désastres est suspendu sur le pays ; des pertes de territoires et de villes sont imminentes, et le danger menace directement la capitale elle-même. La situation sur les fronts est telle que par suite de la ruine de notre armée nous avons perdu toute la Galicie, nous avons perdu toute la Bukovine et tous les fruits de nos victoires de l'an passé et d'aujourd'hui. L'ennemi a même franchi notre frontière sur plusieurs points, et il menace les gouvernements les plus fertiles du sud. L'ennemi s'efforce d'achever l'armée roumaine et d'exclure la Roumanie du nombre de nos alliés. L'ennemi frappe aux portes de Riga, et si l'état de notre armée ne nous permet pas de nous tenir sur les bords du golfe de Riga, la route de Petrograd lui sera ouverte.

» La Russie libre a hérité de l'ancien régime une armée dont l'organisation était passablement défectueuse ; mais néanmoins cette armée était animée de l'esprit de combat, elle était solide et prête à tous les sacrifices. Par toute une série de mesures législatives, prises après la révolution par des gens étrangers à l'esprit et à la mentalité de l'armée, cette armée s'est transformée en une foule d'individus qui ont perdu tout sens du devoir et qui ne tiennent plus qu'à leur propre vie. On a vu certains régiments désirer conclure la paix avec les Allemands, et se déclarer prêts à livrer à l'ennemi les gouvernements conquis, et à payer une contribution estimée à 200 roubles par tête.

» L'armée doit être régénérée coûte que coûte, car sans cela c'en est fini de la Russie libre et du salut de la patrie. Pour régénérer l'armée, il est indispensable d'appliquer immédiatement les mesures que j'ai exposées au gouvernement provisoire. J'ai fourni mon rapport, et il a été signé sans réserves par le gérant du ministère de la guerre Savinkoff, et par le commissaire au grand quartier général Filonenko. (Bravos).

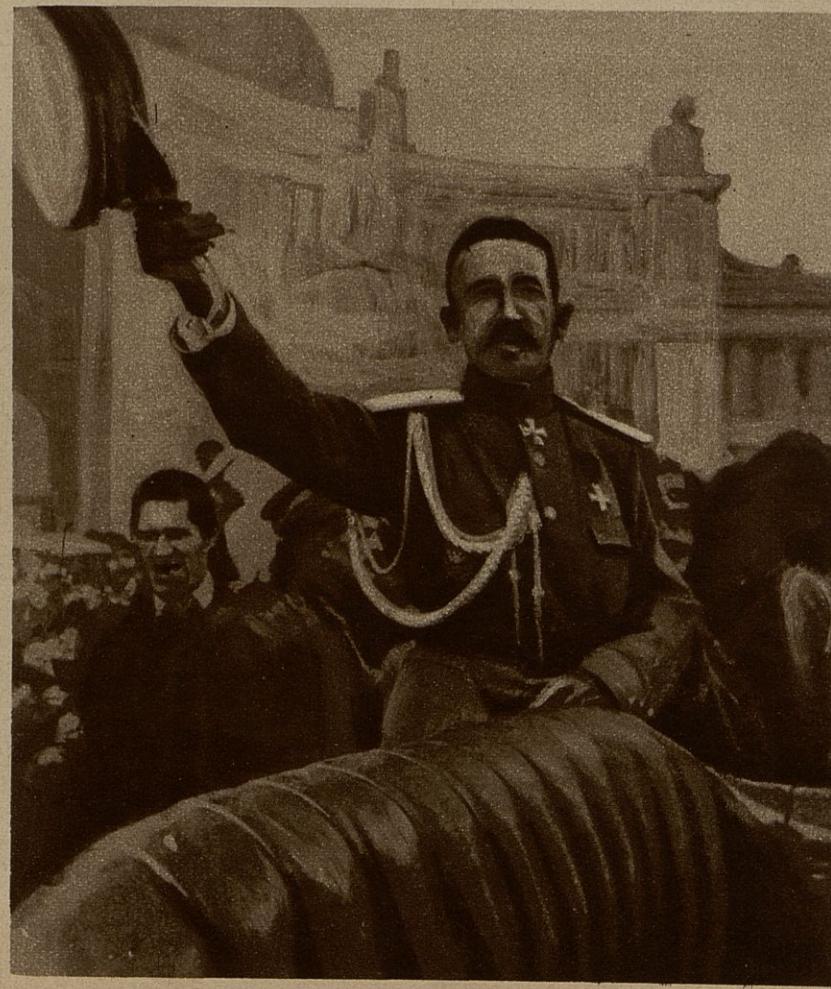
» Je vous signalerai brièvement les grandes lignes de ce rapport : les enseignements de l'histoire et de la pratique militaire prouvent que sans discipline il n'y a pas d'armée. Seule une armée maintenue par une discipline de fer, seule une armée obéissant à l'unique volonté inflexible de ses chefs, est capable de vaincre, est digne de vaincre. Seule cette armée peut supporter toutes les épreuves de la guerre. La discipline doit être établie dans les exercices quotidiens de l'armée, si l'on confère l'autorité qui convient aux supérieurs, aux officiers et aux sous-officiers. Ils doivent être à même de faire régner l'ordre à l'intérieur, d'obliger les soldats à panser et à nourrir les chevaux, à nettoyer leurs chambrées, qui sont actuellement immondes, et à préserver ainsi la troupe des épidémies et de la peste. Je dois rappeler à ceux qui font de la « lutte pour la paix » le but de leurs efforts que dans l'état actuel où se trouve l'armée, si, à la grande honte du pays, la conclusion de la paix était chose possible, cette paix ne pourrait être réalisée, car on ne pourrait effectuer la démobilisation qui en serait la conséquence : cette foule sans discipline se répandrait sur le pays comme un torrent désordonné et le ruinerait. (Très bien. Applaudissements.)

» Il est nécessaire de relever le prestige des officiers. Le corps des officiers, qui s'est vaillamment battu pendant toute la durée de la guerre, qui en grande majorité s'est prononcé tout de suite pour la révolution, et qui est resté fidèle à sa cause, doit être dédommagé moralement de toutes les humiliations dont il a été l'innocente victime, et des attaques systématiques dont il est l'objet. (Très bien). Il faut améliorer la situation matérielle des officiers, (on crie à gauche : « ah ! ah ! »), de leurs familles, des veuves et des orphelins des héros qui sont tombés ; et d'ailleurs il est juste de remarquer que c'est peut-être l'unique classe en Russie qui n'a pas formulé de revendications, qui n'a pas exigé l'amélioration de sa vie matérielle. Et quelle est sa situation ? On s'en rendra compte par l'exemple récent de cet officier de réserve qui a été trouvé dans les rues de Petrograd mort d'épuisement, mort de faim, faute de ressources.

» Je ne suis pas l'adversaire des comi-



GÉNÉRAL KORNILOFF



LE GÉNÉRAL KORNILOFF SALUE MOSCOU.

tés : j'ai travaillé avec eux comme chef de la 8^e armée et comme commandant des armées du sud-ouest. Mais j'exige que leur activité se borne aux questions de la vie matérielle et du service intérieur, dans les limites qu'une loi devra fixer, mais qu'ils ne doivent en aucun cas se mêler des opérations ou du choix des chefs. Je reconnaissais l'institution des commissaires comme une mesure indispensable pour le moment, mais la garantie de l'efficacité de cette mesure est dans le choix de ces commissaires parmi des hommes dont les idées démocratiques sont accompagnées de tact, d'énergie et du mépris de la peur des responsabilités, qui sont actuellement très lourdes.

» Sans « l'arrière », l'armée n'existe pas. Toutes les dispositions prises au front seront stériles, tous les sacrifices et le sang qui devra être fatalement répandu pour le rétablissement de l'ordre ne seront pas rachetés par le salut de la patrie si l'armée, bien disciplinée et prête au combat, reste sans renforts, sans ravitaillement et sans munitions. Les mesures prises au front doivent donc être prises également à l'arrière, et la pensée directrice doit consister uniquement à les faire concourir ensemble au salut du pays.

» Et cependant, d'après mes informations, d'après les informations exactes que je possède, notre réseau ferré est actuellement dans un tel état qu'il sera incapable, en novembre, de transporter aux armées toutes les choses indispensables, et que l'armée restera sans ravitaillement. Je n'entrerai pas dans le détail des conséquences d'une telle situation. Sur le front du sud-ouest, qui devrait être d'après les ressources locales le mieux outillé, voici comment les choses se présentent au moment des récoltes. Je vous communiquerai le télégramme que je viens de recevoir du commandant en chef de ce front :

« Nous avons une disette absolue de farine ; elle manque dans tous les magasins et sur les marchés. Les envois des comités de ravitaillement sont insignifiants. Les raffineries sont arrêtées et chôment. Les réserves de biscuits diminuent, et pour la première fois depuis la guerre elles servent à l'alimentation des garnisons de l'arrière ; elles seront très vite épuisées. J'estime qu'il est de mon devoir de vous signaler ces faits. Dans notre secteur, nous avons dû depuis deux semaines recourir à l'exploitation des ressources locales. Pour sauver provisoirement la situation des fronts menacés par la famine, l'intendant en chef du front sud-ouest vient d'ordonner d'organiser d'urgence, à Kiew, des commissions spéciales qui, sous la direction des comités de ravitaillement, s'occupent des approvisionnements, au besoin par voie de réquisition. L'intervention du gouvernement est néanmoins des plus urgentes, car le front ne peut vivre ainsi plus longtemps. »

» Je vous fournirai, d'autre part, quelques chiffres qui vous permettront de vous représenter la situation des armées à un autre point de vue : le ravitaillement en munitions. Actuellement, la production des usines qui travaillent pour la défense nationale a diminué à tel point qu'en chiffres ronds le déficit, par rapport à la période qui va d'octobre 1916 à janvier 1917, s'élève à 60 % pour les canons et pour les munitions. Si cela continue, nos armées se retrouveront dans la situation où elles étaient au printemps 1915, situation qui a amené notre retraite de Pologne, de Galicie et des Carpates.

» Je vous signalerai encore un chiffre : actuellement, pour assurer le succès des



LE GÉNÉRAL KORNILOFF EST PORTÉ EN TRIOMPHE PAR DES OFFICIERS.

opérations, il faut à l'armée des « yeux » ; ces yeux, ce sont les avions. Or notre aviation est dans un tel état que nous ne pouvons combler les vides ni par les envois de l'étranger ni par la production de nos usines. Nous ne pouvons pas non plus remplacer nos aviateurs, puisque nous n'avons pas d'appareils pour l'instruction.

La production de nos usines d'aviation a baissé de 80 % ; si l'on ne prend pas les mesures les plus énergiques, notre admirable flotte aérienne n'existera plus au printemps.

» Si l'on prend des dispositions pour régénérer l'armée et pour relever sa



LE GÉNÉRAL KORNILOFF ASSISTE AU DÉFILÉ DES ÉLÈVES-OFFICIERS.

valeur combative, j'estime qu'il ne doit pas y avoir de différence entre le front et l'arrière en ce qui concerne la sévérité du régime à établir pour sauver le pays. Mais il est un point sur lequel le front, qui est immédiatement en face du danger, doit avoir le privilège : s'il est écrit qu'on ne pourra manger à sa faim, que ce soit l'arrière en non le front qui se prive. A tout ce que j'ai jugé de mon devoir de vous dire, j'ajouterais encore ce qui a toujours été la profonde conviction de mon cœur et ce que je constate encore en ce moment : le pays veut vivre, et l'on verra disparaître, comme une mauvaise suggestion de l'ennemi, cette crise de suicide d'une grande nation indépendante, dont les masses sombres et incultes ont été égarées par des théories pernicieuses. Pour réaliser effectivement cette volonté profonde du pays, il est indispensable d'appliquer immédiatement les mesures que je viens de signaler. Je ne doute pas une minute que ces mesures seront prises sans délai.

— Je suis sûr qu'elles seront prises *sans délai*, répète le général Korniloff, en appuyant sur les mots *sans délai*, aux applaudissements de toute la salle.

» Mais il est impossible d'admettre que l'application de ces mesures soit réalisée chaque fois sous la pression de la défaite, et après qu'on a dû céder une partie du sol de la patrie. Si les mesures décisives prises pour rétablir la discipline sur le front ont été le résultat du désastre de Tarnopol, et de la perte de la Galicie et de la Bucovine, on ne peut admettre que la discipline de l'arrière soit le résultat de la perte de Riga, et que l'ordre dans les chemins de fer ne soit rétabli qu'au prix de l'abandon à l'ennemi de la Moldavie et de la Bessarabie.

» J'ai foi dans le génie du peuple russe, dans la raison du peuple russe, et j'ai foi dans le salut du pays. J'ai foi dans l'avenir glorieux de notre patrie, et je crois que la valeur combative de notre armée, que son antique renommée seront rétablies, mais je proclame que le temps presse, qu'il n'y a pas une minute à perdre. Il faut prendre la résolution énergique et inexorable d'appliquer toutes les mesures proposées par moi. »

Les derniers mots du général Korniloff sont couverts par les applaudissements prolongés de toute la salle, sauf d'un petit groupe du parterre, à gauche, où siège le comité exécutif central du Soviet. L'assemblée, debout, acclame le généralissime. Les acclamations se prolongent jusqu'au moment où le général Korniloff, suivi de son état-major, quitte la salle, et regagne le train qui doit le ramener au grand quartier général.

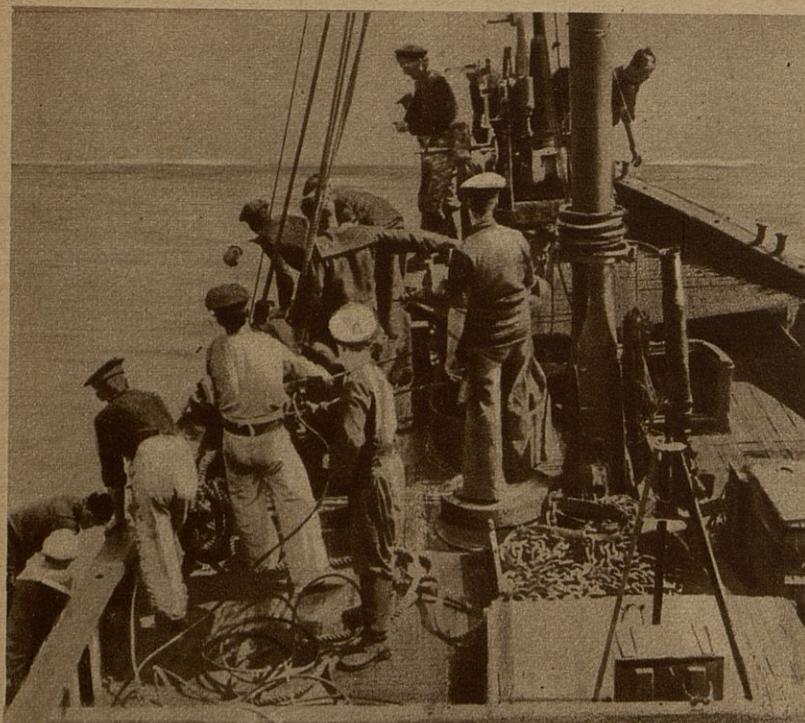
A. PIERRE.

A peine huit jours écoulés, le généralissime Korniloff envoyait au gouvernement provisoire un ultimatum lui enjoignant d'effectuer les réformes qu'il avait demandées à la conférence de Moscou pour le rétablissement de la discipline dans l'armée, et il marchait sur Petrograd à la tête de ses divisions de cosaques.

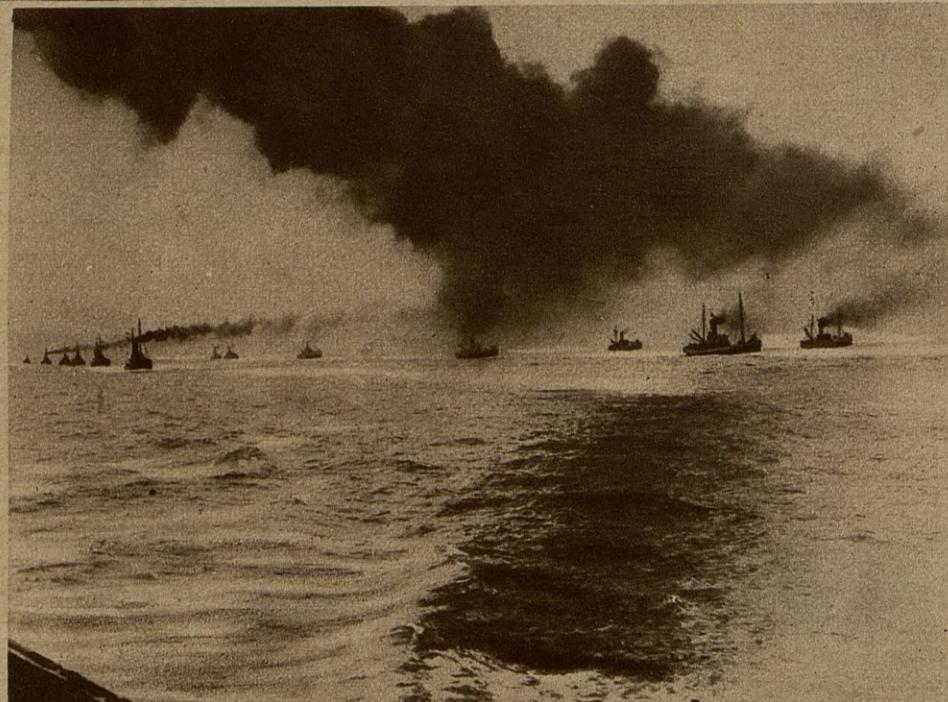
Le gouvernement provisoire prit des mesures militaires pour s'opposer à la marche de Korniloff ; au moment où l'on pouvait craindre un conflit sanglant et la guerre civile, Korniloff faisait sa soumission. Les circonstances de cet acte de rébellion sont encore mystérieuses. On a affirmé de divers côtés que Kerensky et Korniloff étaient d'accord dans cette affaire ; il est certain qu'il y a eu des négociations entre le député Lvoff, M. Savinkoff, gérant du ministère de la guerre, et le généralissime. Le procès de celui-ci fera peut-être la lumière sur les dessous de sa rébellion.

Depuis, Kerensky a constitué un nouveau ministère et organisé un préparlement. Mais les Allemands ont forcé l'entrée du golfe de Riga en débarquant dans l'île d'Osse.

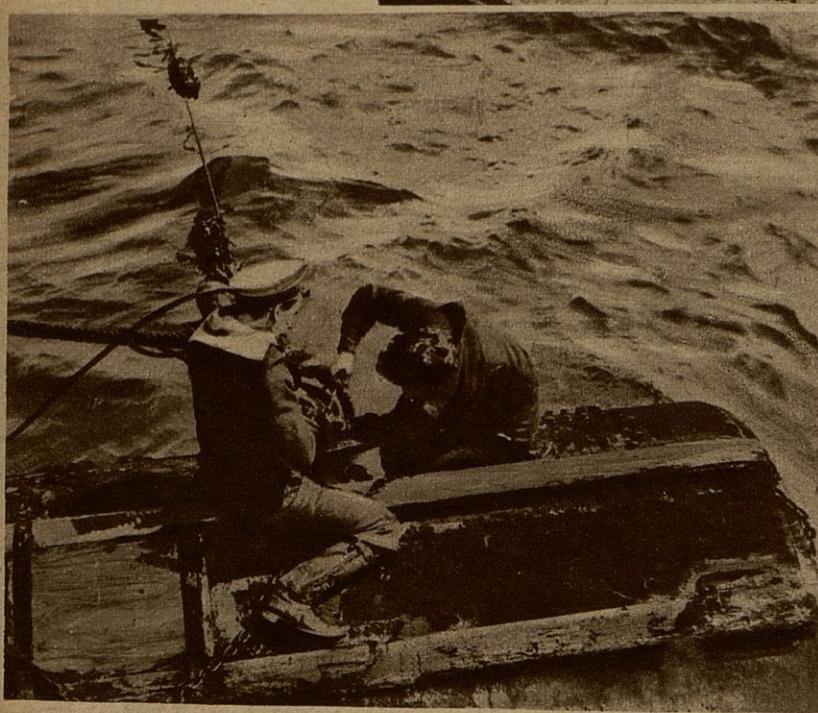
LE TRAVAIL DES DRAGUEURS DE MINES



Outre que les dragueurs ont pour mission, comme leur nom l'indique, de relever les mines posées dans les parages fréquentés par la navigation, ils sont également chargés de tendre en mer les immenses filets dans lesquels se prennent les sous-marins. Voici, à l'ouvrage, un dragueur de la marine britannique. La photographie nous montre l'avant du bateau pendant le travail. Une partie de l'équipage s'occupe à immerger les éléments du filet, tandis que d'autres marins, dans une embarcation le long du bord, en facilitent la descente à la mer.



Les bateaux dragueurs sont pourvus de canons spéciaux contre les avions ; ils font une rude chasse à ceux qui se hasardent au-dessus de la mer et ils en descendent beaucoup. Voici précisément sur l'un d'eux les canonniers à leur poste : les pièces sont braquées, prêtes à tirer sur un avion dont un officier surveille l'approche. Ci-contre, c'est la photographie d'un convoi de dragueurs britanniques, qui s'avancent sur une même ligne et à la même vitesse en traînant leurs filets dont la réunion barre une étendue de mer dans laquelle rien ne peut leur échapper.



C'est une vie rude et pleine de dangers, que celle des dragueurs de mines. Par tous les temps et sans repos ils travaillent à débarrasser les mers des terribles engins semés par les Boches sur les routes de la navigation. C'est au moyen de puissants filets soutenus de place en place par des bouées, et traînés par des bateaux, que les marins pêchent les mines qu'ils font ensuite exploser. A gauche, on voit des marins fixer à une bouée l'extrémité du filet. A droite, c'est le travail des câbles en acier dans un atelier spécial.

LA PROTECTION DES NAVIRES-HOPITAUX



Pour protéger les navires-hôpitaux contre les sous-marins allemands, les alliés décidèrent d'embarquer sur ces bâtiments un certain nombre d'officiers prisonniers appartenant à la noblesse d'Allemagne. Cette mesure eut immédiatement son effet ; les torpillages cessèrent et il fut convenu que des officiers espagnols s'assureraient que les navires-hôpitaux n'étaient pas employés à un autre usage qu'au transport des blessés. Depuis, les officiers Boches ont été débarqués. Cette photographie représente l'arrivée de ces nobiliaux au navire-hôpital. Dans le médaillon, en haut, c'est leur promenade sur le pont. En bas, la lessive des officiers faite par les ordonnances.

LE PRÉSIDENT DE LA RÉPUBLIQUE PORTUGAISE EN FRANCE



A leur arrivée à Verdun, le président Machado et M. Poincaré passent devant le front des troupes

Dans le médaillon, le président Machado s'entretient, à Verdun, avec le général de Bazelaire



M. Bernardino Machado, le vénéré président de la République portugaise, a été récemment l'hôte de la France. Accompagné de M. Poincaré, il s'est d'abord rendu à Verdun, la ville glorieuse à laquelle il a remis, au cours d'une émouvante cérémonie, dont cette photographie montre le principal épisode, l'ordre de la Tour et de l'Epée que lui a décerné le gouvernement du Portugal. Le président Machado est allé ensuite à Reims, puis dans les régions réoccupées ; enfin il a rendu visite aux vaillantes troupes portugaises.



VI

LA CHASSE AUX DOCUMENTS

En approchant de la villa des Millerson, le vieil Alfred se retient pour ne pas courir. Il est si heureux à la pensée qu'il va enfin pouvoir faire payer à deux de leurs compatriotes toutes les misères que les Prussiens lui ont infligées en 1870, qu'il a retrouvé ses jambes de vingt ans. Mais bientôt il modère son allure et prend un air moins réjoui, moins décidé. C'est qu'il vient de se rappeler les recommandations de son lieutenant : « De la prudence et de la patience. » Et il passe devant le jardin qui borde la villa des Millerson avec la démarche du paysan qui revient fatigué de son travail. Il prépare ce qu'il va dire à la vieille femme de ménage pour l'éloigner de son poste sans qu'elle se méfie.

Fanny, la bonne des Millerson, est justement dans le jardin qui range des tomates sur de petites claires. Alfred lui lance un bonjour amical, puis s'arrête un peu, histoire d'échanger deux mots :

— Riche temps pour ranger les tomates.

— Oui, répond la vieille Fanny en se redressant, les mains sur les hanches.

— J'ai rencontré vos maîtres qui partaient pour la promenade, continue Alfred.

— Comme tous les jours, répond Fanny avec un haussement d'épaules. Ils ne peuvent pas tenir en place.

— Vous êtes toujours contente ici ?

— Faut bien se contenter, explique Fanny. Pourtant j'aimerais mieux autre chose. Le service est rude...

— A propos, interrompt Alfred, comme s'il y pensait tout à coup, on m'a dit que la dame qui demeure villa des Eillets, et qui est si riche et si brave, cherchait une bonne. C'est là que le service serait agréable et qu'il y aurait des sous à ramasser.

— Villa des Eillets, c'est près des Quatre-Chemins ? demande Fanny, subitement intéressée.

— Oui, c'est à peine à une demi-heure d'ici. Seulement, ajoute Alfred en se grattant l'oreille, ça presse, parce qu'une place comme ça, c'est vite pris. Dommage que vous ne puissiez pas y passer maintenant.

— Oh ! ça en ferait une histoire si mes patrons savaient que je me suis absente ! Défense de bouger d'ici, dit la vieille Fanny en hochant la tête.

— Bah ! ils n'en sauraient rien.

— Et s'il venait quelqu'un pendant mon absence ?

— C'est vrai, reconnaît Alfred en faisant la grimace. Puis, après une minute de réflexion, il ajoute timidement : « Je vous offrirais bien de garder la villa pendant que vous feriez la course. Je ne suis pas à une heure près aujourd'hui. »

— Et qu'est-ce qui rangerait mes tomates ? questionne Fanny hésitante.

— Moi, promet Alfred. Ça me connaît.

— Ce serait bien du tourment pour vous, objecte la vieille Fanny en regardant d'un œil méfiant celui qui se met si bénévolement à sa disposition pour la remplacer.

Alfred a compris ce regard. Il se rend compte qu'il a fait trop facilement ses offres. Comme l'on dit, il paraît trop poli pour être honnête.

Alors, prenant son air le plus madré, il ajoute en ayant l'air de chercher ses mots :

— Tout ce que je vous demanderais pour ce petit service, ce serait quelques-unes de ces tomates... Je sais que vous pouvez en prendre ici... Nous n'en avons pas à notre villa. Ces dames ne veulent que des fleurs... Et, ajoute-t-il en riant naïvement, les fleurs, ça ne se mange pas.

En comprenant que la politesse qu'on lui faisait était en échange d'une autre, la vieille Fanny a repris son air tranquille et son sourire. Elle n'a plus aucune raison de se méfier. Et l'espoir de trouver une place de tout repos et lucrative la décide.

— C'est entendu, dit-elle en retirant son tablier de jardin et en arrangeant son bonnet, je vais jusqu'à la villa des Eillets. Je ne m'amuserai pas en chemin. Dans une heure je serai de retour. Surtout, vous ne bougerez pas d'ici ?

— C'est promis, répond Alfred avec conviction, je vais ranger les tomates.

Et il suit d'un œil amusé Fanny qui a gagné la porte

Voir les nos 153, 154, 155, 156 et 157 du *Pays de France*

et trotte sur la route blanche, de son pas le plus alerte. — Va, cours, ma vieille, murmure Alfred en se frottant le menton. Ça ne t'empêchera pas d'arriver trop tard à la villa des Eillets : la dame est partie d'hier !... Puis il ajoute en hochant la tête : « C'est ennuyeux de la faire ainsi trotter pour rien, mais je lui revaldrai cela une autre fois. Aujourd'hui la consigne avant tout. »

Et Alfred se met consciencieusement à ranger les tomates en attendant que Fanny ait disparu là-bas, tout au bout de la route blanche qui mène à la villa des Eillets. Il a une bonne heure devant lui, c'est plus qu'il ne faut pour remplir son programme d'inspection, d'autant plus qu'il sait déjà où diriger ses recherches. Il a souvent remarqué, le soir assez tard, de la lumière dans la grande pièce du rez-de-chaussée qui a vue sur la mer. C'est là que les Millerson se tiennent le plus souvent, surtout quand ils sont seuls. C'est donc probablement là qu'ils ont dû cacher leurs documents.

Alfred a le feu sacré ! Il est décidé à tout tenter pour mener à bien son expédition. Qu'est-ce que penserait de lui son lieutenant s'il revenait les mains vides ! Mais son désir de réussir ne l'empêche pas de procéder avec mille précautions.

Il retire ses sabots afin que l'on ne puisse retrouver sur le perron la trace de son passage. Bientôt il est dans la pièce du rez-de-chaussée. C'est une grande salle assez joliment meublée, avec des fleurs et des bibelots sur les tables et une bibliothèque fort bien garnie qui tient tout un des panneaux. La première idée d'Alfred est de



chercher un coffre-fort ou un secrétaire. Il n'y en a pas. La table qui sert de bureau n'a même pas de tiroirs fermés à clef.

— Ça, c'est malin, pense le vieux serviteur avec une moue de dépit. Rien n'attire l'attention. Le plus expérimenté des cambrioleurs serait bien embarrassé. Je ne le suis pas moins !

Et il se gratte l'oreille selon son geste favori. Puis ses yeux se portent longuement sur chaque meuble, qu'il examine en détail. Près de la bibliothèque se trouve une petite échelle, placée là sans doute pour permettre d'atteindre aux rayons supérieurs. L'échelon du milieu est usé. On s'y arrête donc souvent. Cela suppose que l'on prend des livres dans les rayons supérieurs de la bibliothèque. En inspectant avec soin le parquet, au bas de ce meuble, Alfred parvient à découvrir deux petits carrés portant les traces de l'échelle. On la dresse donc toujours au même endroit. Il l'y place aussitôt, y monte, et s'arrête à l'échelon usé.

Alors il atteint les livres qui se trouvent ainsi à sa portée. C'est une sorte de dictionnaire encyclopédique. Il inspecte les deux premiers volumes sans rien découvrir de particulier. Mais voilà que le troisième volume lui paraît plus léger, et le quatrième aussi. Il les ouvre. Ce sont deux véritables boîtes renfermant des photographies et des papiers.

— Voilà le pot aux roses ! murmure Alfred en faisant claquer sa langue. Si tout n'est pas là, il y en a toujours assez pour que je ne revienne pas bredouille, et pour que le lieutenant soit content.

Du reste, il a beau poursuivre ses investigations, il ne découvre rien de plus. Il s'empresse de glisser sous son tricot tous les documents, range avec soin les livres et l'échelle, et s'assure qu'il ne laisse aucun indice de son passage. Puis il retourne tranquillement au jardin et recommence à ranger les tomates sur les petites claires en attendant le retour de la vieille Fanny. Elle revient au bout d'une heure, essoufflée et toute désappointée.

— La villa des Eillets est fermée, dit-elle, et la dame est partie d'hier.

— Il lui sera survenu quelque malheur, déclare Alfred sur un ton de commiseration. Ce n'est pas de chance ! Je regrette de vous avoir fait faire la course.

— Il n'est venu personne, au moins ?

— Pas un chat. Et je n'ai pas bougé d'ici.

Et il s'en va tout en clopinant, et après avoir souhaité plusieurs bonsoirs à la vieille Fanny qui, tout en bougonnant, se remet à jardiner.

Une fois au pavillon, Alfred s'assure que Mme Landelin n'est pas encore rentrée et court dans l'atelier où Robert Girard continuait à travailler.

— J'ai du nanan ! mon lieutenant, s'écrie-t-il.

Et, tirant les documents de dessous son tricot, il en énumère quelques-uns : « Voici un plan de la rade de Villefranche, des photographies du phare, puis les chiffres, des notes... »

— C'est parfait ! interrompt Robert Girard, la voix joyeuse. Range tout cela dans le tiroir de ma table, et tu m'en donneras le détail demain matin.

Les deux Millerson étaient revenus de leur grande excursion si fourbus, qu'ils s'étaient couchés aussitôt après avoir avalé leur soupe. Mais, dès l'aube, ils sont sur pied et s'installent dans la grande pièce du rez-de-chaussée qu'éclaire et chauffe le soleil levant, et où ils vont pouvoir s'occuper d'affaires sérieuses avant l'arrivée de leur femme de ménage.

Philip et Anna Millerson étaient déjà bien originaux dans la journée, quand ils avaient eu le temps de faire ce qu'ils appelaient « un bout de toilette ». Mais, au réveil, ils sont vraiment d'un comique achevé. Lui est enveloppé dans une robe de chambre à carreaux multicolores comme l'habit l'Arlequin, et sa barbiche va tout de travers pendant que ses lunettes d'or sont soulevées au-dessus de ses gros yeux encore bouffis de sommeil. Quant à elle, drapée dans un large peignoir à rayures jaunes et bleues, elle a serré ses cheveux dans des bigoudis qui serpentent autour de son front bossué, et son binocle est dressé sur le bout de son nez. Et cependant, un observateur attentif ne se moquerait pas de ces deux caricatures, tant il y a d'astuce dans leur sourire et de méchanceté dans leurs yeux.

— La journée, hier, fut éreintante, déclare Philip Millerson en s'asseyant à la table qui lui sert de bureau. Mais la récolte a été bonne.

Et il étaie devant lui des notes et des plans qu'il classe avec une évidente satisfaction.

— Range donc tous ces papiers, dit Anna Millerson de sa voix mordante. C'est inutile d'attendre pour cela l'arrivée de Fanny.

Philip Millerson s'empresse d'obéir. Il va chercher la petite échelle qui s'applique contre la bibliothèque, toujours au même endroit. Puis il monte lentement en ayant soin d'écartier les larges pans de sa robe de chambre. Il prend un des volumes qu'il connaît bien, l'ouvre pour y serrer ses nouveaux documents, et pousse un cri. Tout pâle, il saisit le second volume et un nouveau cri s'échappe de ses lèvres. Et il répète d'une voix altérée :

— Volés ! Nous sommes volés !

— Ça devait finir comme ça ! s'écrie Anna Millerson de sa voix aigre. C'est réussi ! Et nous voilà dans de jolis draps !

Mais déjà Philip Millerson est à genoux sur le parquet et cherche partout les traces de pas. Et il grogne :

— Et pas une indication ! Celui qui a fait le coup s'est enveloppé les pieds ou bien est venu en chaussons.

Une inspection attentive de l'échelle et des rayons de la bibliothèque ne lui révèle aucun indice. Et il ne cesse de répéter : « Ça, c'est fort ! C'est un peu fort !... »

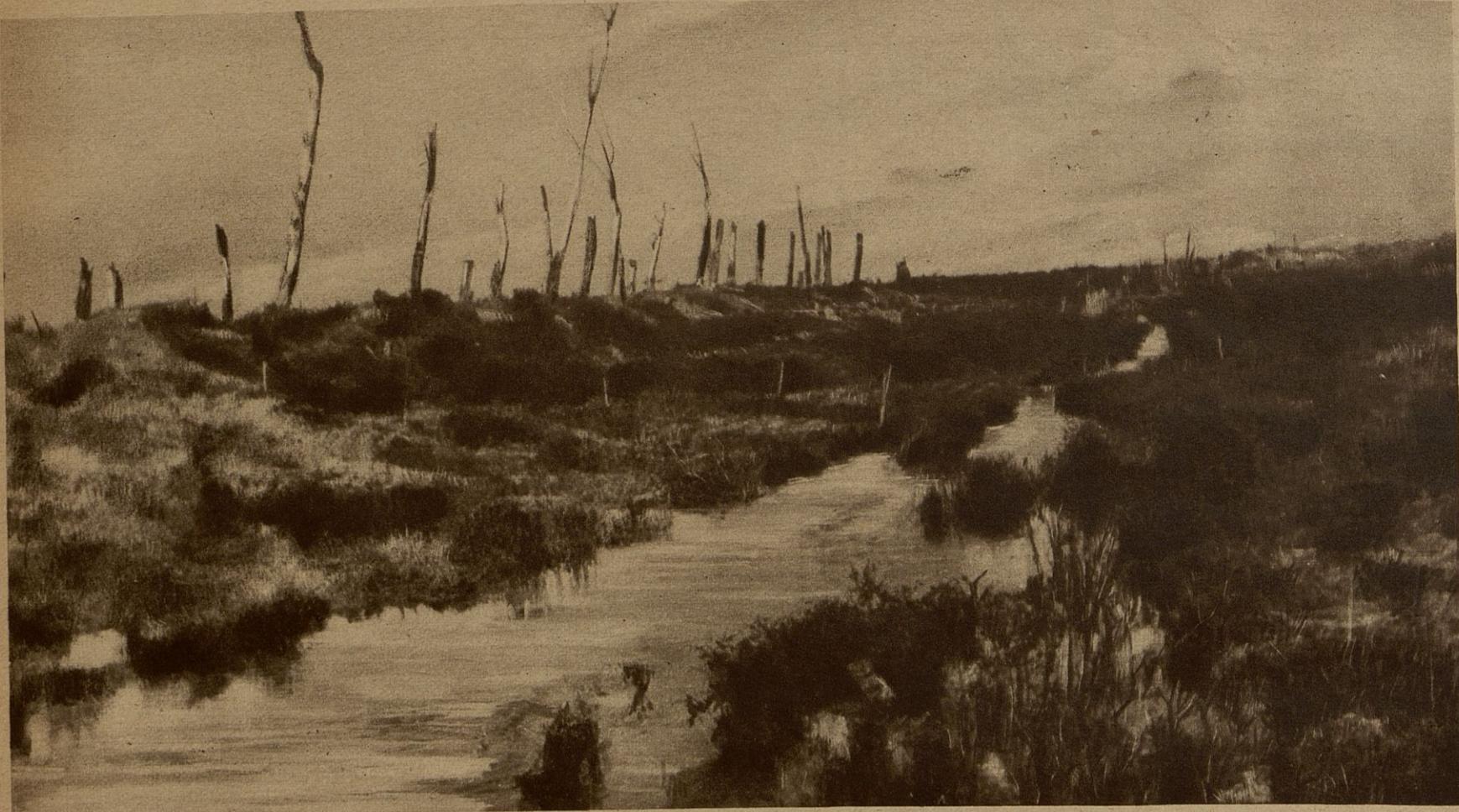
— Je trouve même que c'est très fort, interrompt Anna Millerson agacée. Mais ce n'est pas en le chantant sur tous les tons que nous arriverons à une solution. Le mieux est de ne pas nous énerver et d'attendre l'arrivée de Fanny. Le coup n'a pu être fait que pendant notre absence, hier. Et Fanny n'a pas bougé d'ici. Nous verrons bien ce qu'elle dira.

— C'est cela, approuve Philip Millerson, il va falloir l'interroger, la questionner...

— Et je m'en charge ! affirme Anna Millerson en redressant d'un air rageur sa tête où tremblent les bigoudis.

(A suivre.)

NOS TROUPES AUX ABORDS DE LA FORÊT D'HOUTHULST

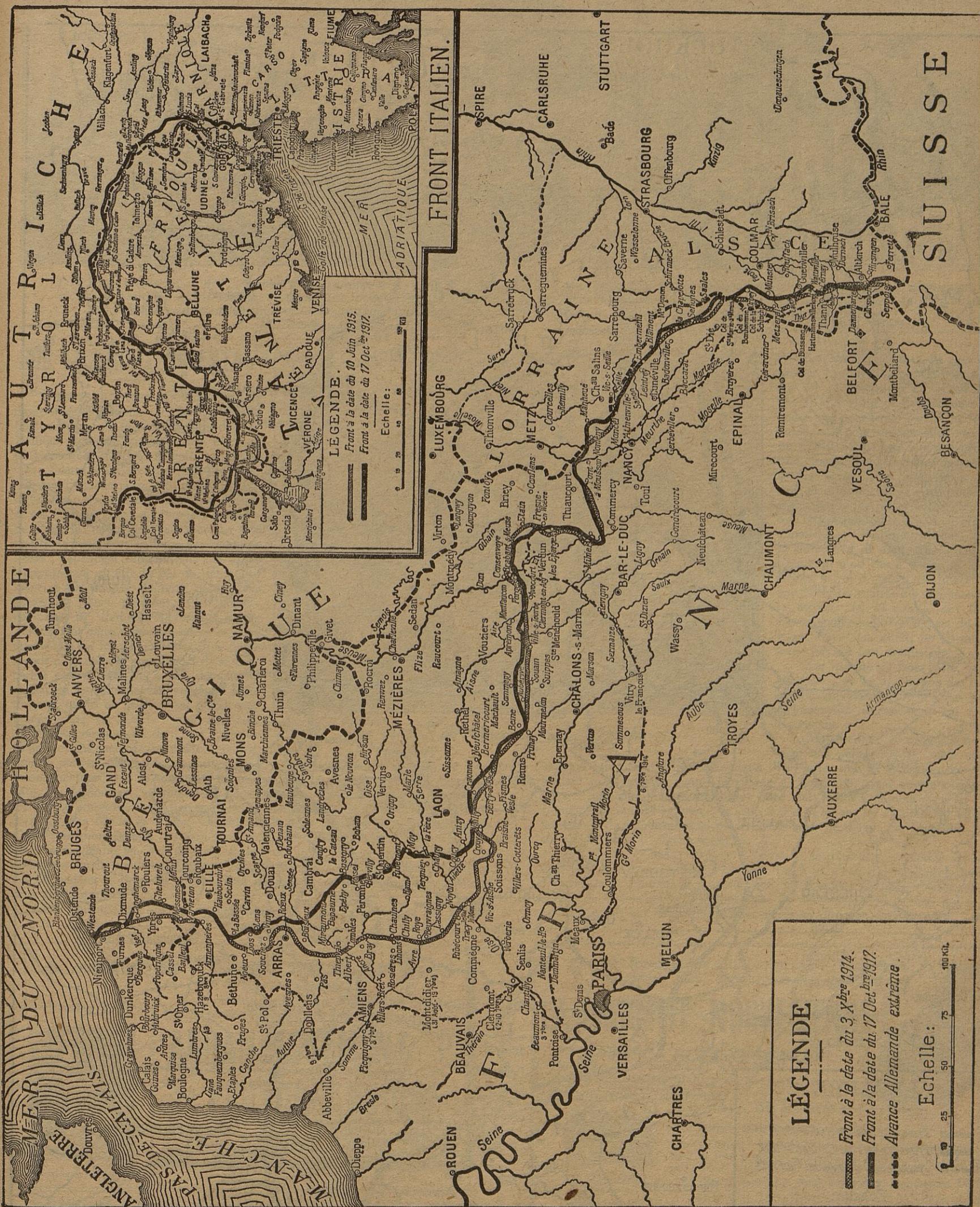


Le petit ruisseau Broenbeek coule paresseusement dans une plaine sans ondulations. On voit, par cette photographie, que ce n'est pas un cours d'eau important. Mais lorsque nos troupes le franchirent le 9 pour attaquer les Allemands, il était débordé ; son eau bourbeuse couvrait les environs et nos poilus eurent beaucoup de peine à se dégager de ses bords marécageux.



L'offensive du 9 octobre qui s'est déroulée sur un terrain bouleversé, boueux, mais hérissé d'obstacles, a permis à nos troupes de l'armée Anthoine d'atteindre la lisière de la forêt d'Houthulst. Cette forêt couvre environ 25 kilomètres carrés ; les obus ont découronné ses arbres mais ils ne peuvent les arracher, car ils n'éclatent pas dans le sol trop mou. Aussi la forêt, dont voici une vue, est-elle restée assez dense pour offrir un refuge précieux aux Boches qui, depuis trois ans qu'ils l'occupent, l'ont organisée sérieusement.

LA GUERRE EUROPÉENNE (1914-1915-1916-1917)



LE FRONT OCCIDENTAL (d'après les Communiqués officiels)

LA GUERRE EUROPÉENNE (1914-1915-1916-1917)



LE FRONT RUSSE (d'après les Communiqués officiels)

VILLAGES RECONQUIS EN BELGIQUE

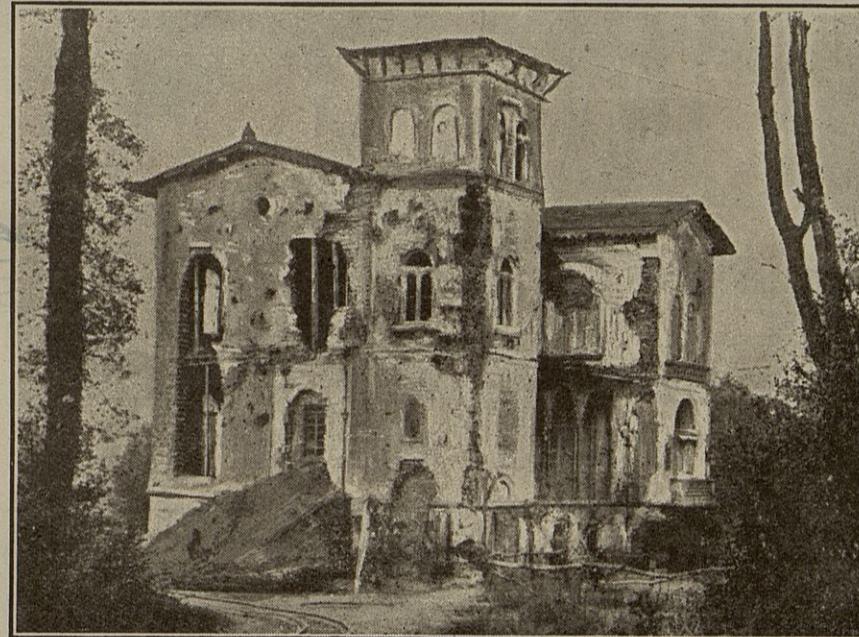


L'avance victorieuse des troupes britanniques en Flandre a libéré un grand nombre de villages belges de l'occupation allemande. Voici, à gauche, Saint-Julien d'après une photographie boche ; à droite, c'est Beccelaere. Dans le médaillon, Mata-Hari, la danseuse de nationalité hollandaise convaincue d'espionnage et fusillée le 15 octobre au polygone de Vincennes.

SUR LE FRONT ORIENTAL

FRONTS RUSSE ET ROUMAIN. — Les mouvements auxquels se livrait depuis quelque temps la flotte allemande dans la Baltique faisaient craindre une tentative de débarquement dans le golfe de Riga. Ces craintes n'étaient que trop justifiées, puisque l'ennemi a mis à terre, le 12, différents corps de troupes sur l'île d'Osel et sur l'île de Dago qui ferment le golfe de Riga. L'opération était soutenue par une flotte supérieure en force aux défenses russes ; cependant la marine de nos alliés s'opposa tant qu'elle le put au débarquement et les troupes de terre défendirent bravement leurs positions. De violents combats se livrèrent, plusieurs jours durant, tant entre vaisseaux russes et allemands que sur les îles envahies ; les Allemands n'occupèrent pas Dago : ils se bornèrent contre cette île à une démonstration après laquelle ils rembarquèrent leurs troupes, tandis qu'ils faisaient porter tous leurs efforts sur Osel. Cette dernière, d'après le communiqué du 17, n'était pas complètement conquise, mais elle l'était en grande partie, et les troupes russes qui s'y trouvaient étaient coupées de leurs communications avec le continent. Le même jour, les Russes pouvaient jeter dans l'île, par le nord-est, un renfort de deux brigades. Quant à la marine russe, elle s'efforce d'empêcher les Allemands de pénétrer dans les détroits qui séparent de la côte les îles Moon et Dago. On est en droit de craindre que les Allemands n'achèvent promptement la conquête d'Osel : les autres îles seront alors virtuellement ou en réalité en leur pouvoir, et leur serviront de bases pour organiser des opérations sur le continent. On ne suppose cependant pas que ce succès permette immédiatement à l'ennemi d'entreprises de grande envergure contre le territoire et la capitale russes.

Les objectifs que les Allemands ont pu se fixer n'apparaissent pas encore.



Le château de Polderhoek près de Gheluvelt.

En possession des îles, ils peuvent soit tourner leurs efforts vers la côte d'Estonie où la possession du grand port de Revel leur serait particulièrement avantageuse, soit pour tenter l'invasion de la Finlande, soit pour entreprendre une marche sur Petrograd. Mais il leur sera nécessaire, dans toutes les hypothèses possibles, de garder libres leurs communications par mer, et d'ici très peu de temps les glaces auront rendu les golfs impraticables, tandis que toute offensive d'envergure est impossible sur terre pendant l'hiver. D'autre part il faut tenir compte que Petrograd n'est pas à moins de 300 kilomètres, à vol d'oiseau, du littoral. Quels que soient les projets des Allemands, pour le moment la possession des îles leur assure la tranquille jouissance du port de Riga. Mais nos alliés, on l'espère bien, n'ont pas dit leur dernier mot.

Sur le reste du front russe, on n'a eu à signaler, du 11 au 18, que des faits sans grande importance. On n'a pas non plus de nouvelles intéressantes du front de Roumanie.

MACÉDOINE. — On signale sur ce front une petite activité, mais une seule action a fait l'objet d'un communiqué : le 14, les troupes écossaises ont réussi un brillant coup de main contre le village d'Hamondos. Cent quarante-trois prisonniers et trois mitrailleuses sont restés entre leurs mains à la suite d'un vif combat. Leurs pertes ont été légères. Au sud-ouest du Doiran, les Anglais ont effectué un autre coup de main sur lequel ils ne donnent pas de détails ; et l'artillerie continue sur tout le front à se faire entendre.

CAUCASE. — Dans la région d'Ourmiah, les Russes ont remporté depuis quelques semaines des succès appréciables. Le 3 ils s'emparaient de deux villages à 140 verstes de Fournia et y capturent 250 Kurdes, 50 fusils Mauser, de grands dépôts de cartouches et 700 moutons ; ils délivraient 250 Syriens qui y étaient prisonniers. Ils ont remporté un autre succès en direction de Revanduz.

A NOS LECTEURS

A l'occasion de la Toussaint et afin que tous nos lecteurs bénéficient de notre prime

AGRANDISSEMENT PHOTOGRAPHIQUE

nous accepterons leurs commandes accompagnées d'un seul bon prime de n'importe quelle date.

LE PAYS DE FRANCE offre chaque semaine une prime de 250 francs au document 1^e plus intéressant.

La prime de 250 francs attribuée au fascicule n° 157 a été décernée par le Jury du PAYS DE FRANCE au document paru en haut de la page 10 et intitulé « L'Amérique contre les pirates ».

Rappelons que pareille attribution est faite chaque semaine à la photographie la plus intéressante du fascicule en cours de publication.



VOUS ferez votre cuisine presque sans frais et ferez des économies en employant

LA MARMITE NORVEGIENNE “POT-AU-FEU”

Construite spécialement pour ses lecteurs par

Le Pays de France

Cette marmite existe en deux modèles :



1^e MODÈLE RIGIDE, carton fort, soigneusement construit et très pratique, utilisant la plupart des pot-au-feu, fait-tout, etc. Prise à nos bureaux : 15 fr. pièce

Envoi par colis-postal, Paris 15 fr. 60. départements 16 fr. 50

2^e MODÈLE PLIABLE et LAVABLE, tissu indigène, système “Ma Norvégienne” H. Chevallier. Très pratique pour les déplacements et très hygiénique, pouvant être lavé à volonté. Prise à nos bureaux : 19 fr. pièce

Envoi par poste, 19 fr. 50

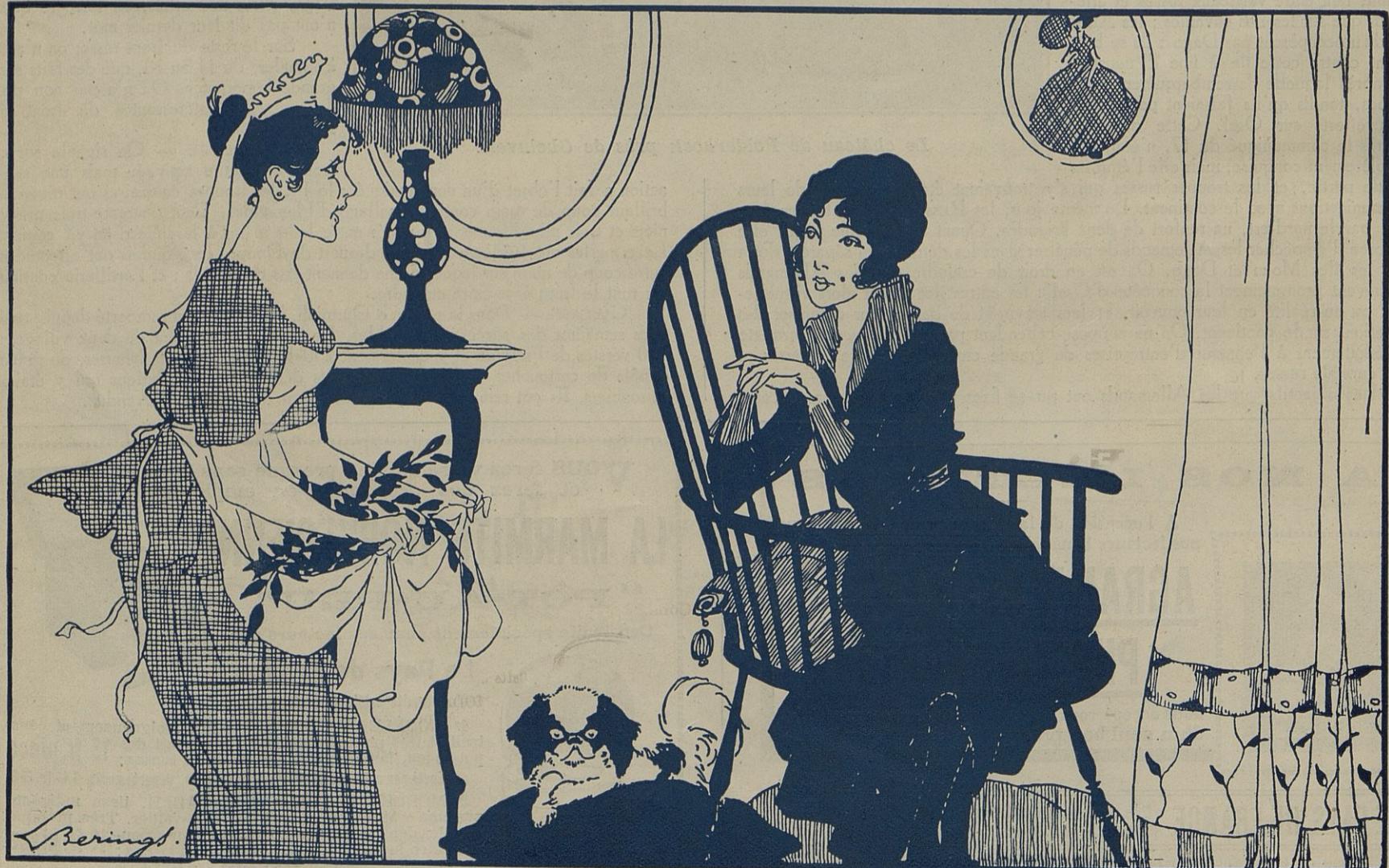
Contenance maximum du récipient pouvant être employé : 10 à 12 litres

Adresser commandes et mandats au PAYS DE FRANCE, 6, Bd Poissonnière, Paris

La Guerre en Caricatures



— Tu sais, Paul m'envoie des vers de sa tranchée.
— Passe-les-moi que j'amorce ma ligne.



— Je vous préviens, Ursule, que j'aurai mon filleul à déjeuner.
— Pour votre héros, madame, je mettrai du laurier dans toutes les sauces.